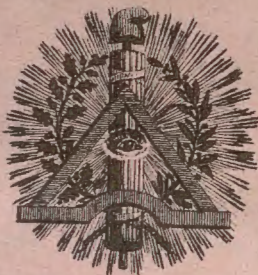


79  
**HISTOIRE**

**RÉVOLUTIONNAIRE.**



**LIBERTÉ, ÉGALITÉ,**

**FRATERNITÉ**

OU



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1887

1887

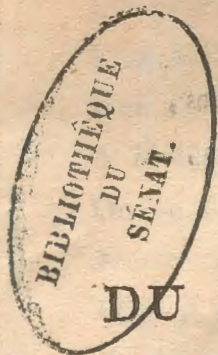
THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY





*Coke 79*



# SATYRE

SUR LA FIN

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

---

MUSES, dois-je chanter, dans l'ardeur qui m'anime,  
Les exploits glorieux d'un Peuple magnanime,  
Ou dois-je retracer, aux yeux de nos enfans,  
Des forfaits inconnus aux monstres dévorans ?  
Non ; mais je veux du moins frapper sur tous les vices,  
Punir des scélérats échappés aux supplices,  
Des juges corrompus et prévaricateurs,  
Des commis dont on fait des nouveaux électeurs,  
Au corps législatif osant encore prétendre ;  
Ne suffit-il de ceux qu'on y voit sans entendre,  
Dont on ignoreroit l'existence, je crois,  
S'ils n'alloient retirer leur argent tous les mois ?  
Mettre un frein aux excès du vol et de la fraude,  
Poursuivre les bilans devenus à la mode,



N'étoient-ils pas contents, ces êtres parvenus,  
D'avoir en assignats payé de bons écus:  
Démasquer l'intrigant, fronder les nouveaux riches,  
Chasser des jeunes gens, ou conscrits, ou novices,  
Des places que l'on doit au vrai républicain,  
Qui sacrifia tout, et qui n'a plus de pain:  
Des arts, du mauvais goût réprimer la licence,  
( Le pinceau de David honore la science ).  
Mais tous ces artisans, architectes, maçons,  
Loin d'employer leur temps à bâtir des maisons,  
Le peintre à ses tableaux, l'auteur à sa musique,  
Ne s'occupent, grand dieu ! que de la politique.  
L'écrivain bel esprit, académicien,  
Ecrit pour être lu, quand on ne lit plus rien.  
Le journaliste froid, sans talent, sans génie,  
Ne fait que copier ce qu'un autre copie :  
Tous les journaux ne sont de mensonges remplis,  
Que pour accréditer les plus fades écrits.  
Le poète crotté, n'ayant plus de quoi vivre,  
A l'épicier du coin vend ses vers à la livre.  
Tous les comédiens sont réduits aux abois :  
Le théâtre n'est plus ce qu'il fut autrefois.  
Le parterre est assis sur un banc incommode  
Racine et Crébillon ne sont plus à la mode.



Les Français sont déserts depuis cinq à six mois ;  
 L'on bâille à l'Opéra ; l'on s'endort à Louvois ;  
 L'on s'ennuie à Feydeau, comme au Cercle Lyrique ;  
 A Molière on languit ; à l'Opéra Comique  
 On ne s'amuse plus comme au temps de Caillot ;  
 Jocrisse a remplacé l'imbécille Jeannot ;  
 Jusques aux Boulevards, où régnoit le délire ,  
 On y pleure aujourd'hui, quand on y va pour rire.  
 Le monde est renversé depuis quinze à seize ans ,  
 La nature a tari la source des talens.  
 L'exemple est sous nos yeux, dans ce siècle où nous sommes,  
 Combien de faux savans passent pour de grands hommes ?  
 L'institut en est plein ; comme du temps passé  
 On n'attend pas non plus qu'un autre ait trépassé :  
 Il suffit d'être auteur d'un poème burlesque,  
 Ou de Lodoïska le héros romanesque,  
 On est sûr d'arriver à l'immortalité ;  
 Il est vrai qu'en chemin on peut être arrêté.  
 J'aime mieux, dans Paris, une carte civique,  
 Que d'avoir un brevet du code académique.  
 La police attentive à surveiller les gens,  
 Quelquefois en prison les retient trop long-temps.

La Révolution dont le Peuple s'honore ,  
 N'a fait que nous ouvrir la boîte de Pandore.



De quelle part qu'on jette un regard curieux ;  
 On ne voit que ruine et que désordre affreux.  
 Tout est bouleversé , rien n'existe à sa place ;  
 L'un s'élève aujourd'hui , l'autre tombe en disgrâce.  
 Tout n'a fait que changer , et de forme , et de nom.  
*Un chat n'est plus un chat , ni Rolet un fripon ,*  
 Mais bien les fournisseurs ; cette nouvelle engeance ,  
 Aux dépens de l'Etat nage dans l'opulence ;  
 Tandis que nous voyons le malheureux rentier ,  
 Vers la fin de ses jours réduit à mendier :  
 Que , d'un autre côté , l'on voit le nouveau riche  
 Dans un char élégant voler chez une actrice ,  
 Dépenser dans un soir , en plaisirs superflus ,  
 De quoi fonder encore un hospice de plus.

Mais quel autre tableau se présente à ma vue !  
 Quel spectacle d'horreur dont mon ame est émue !  
 Je vois de toute part des échafauds dressés ,  
 Dans de sombres cachots des mortels entassés ;  
 Quel crime ont-ils commis , pour leur ôter la vie ?  
 Ils ont trahi , dit-on , les lois de la patrie,  
 Mais quoi ! quand on absout des scélérats obscurs  
 Et les vils assassins des patriotes purs ,  
 L'on puniroit de mort un crime involontaire ?  
 Qu'on rélègue le traître en un lieu solitaire ;



Les remords dévorans assez le puniront ;  
 Mais que ce ne soit pas aux îles d'Oléron.

Un plus triste spectacle à mes yeux se présente :  
 Réduite au désespoir , l'humanité souffrante  
 Dans l'abîme des eaux va chercher le trépas.  
 Non moins infortunés , d'autres mortels , hélas !  
 Supportant le fardeau de leur triste misère ,  
 Traînent en languissant leur pénible carrière :  
 Oui , l'on compte à Paris , et le fait est certain ;  
 Vingt mille individus qui souffrent de la faim ,  
 Maudissant chaque jour leur fatale existence ,  
 Tandis que bien de gens vivent dans l'abondance.

Aux dépravations des mœurs de notre temps  
 Ajoutons le tableau du palais d'Orléans.

Dans ce repaire affreux qui vomit et recèle  
 Plus de mille conscrits que Bonaparte appelle ,  
 La débauche et le jeu commettent tour à tour  
 Des forfaits , des horreurs qu'on tolère en ce jour :  
 Le vil agioteur trafiquant la fortune ,  
 Ne cesse d'y tenter à la perte commune.  
 Souffrira-t-on toujours , aux dépens du crédit ,  
 Qu'il fasse de l'argent le commerce maudit ?  
 A peine à quatorze ans , une ardente jeunesse ,  
 Sans honte , sans pudeur et sans délicatesse ,



Empruntant de l'amour, et la flamme, et les traits,  
Comme un bon au porteur trafique ses attraits.

Chez les grands de nos jours, de la plus fraîche date,  
A leur faire la cour autour d'eux tout se hâte,  
Quoiqu'un sexe divin ait pour eux des appas,  
L'or et l'argent en ont dont ils font plus de cas;  
Aussi, pour obtenir une grace nouvelle,  
Il faut faire jouer ou l'or, ou la prunele.  
Tout se trafique ici pour de l'or, de l'argent;  
L'intrigue et la faveur ont chassé le talent.

On vole sans remords, comme aussi sans contrainte,  
L'impunité du vol en fait bannir la crainte.  
Tandis que sur la place où gît le déshonneur,  
L'on n'attache au poteau que le chétif voleur,  
Les grands sont exceptés de la classe commune;  
L'on peut tuer, voler, quand on a la fortune;  
On est sûr d'être absous d'un juge corrompu:  
Le crime absout le crime, et punit la vertu.

La Révolution, que par-tout on renomme,  
Sur le trône des rois n'a placé qu'un phantôme:  
Au lieu d'y voir assis le Peuple souverain  
On l'enchaîne, on le foule, on le musèle enfin;  
Bien loin de commander, il faut qu'il obéisse,  
On usurpe ses droits afin qu'il n'en jouisse;



On lui fait supporter , malgré l'égalité ,  
Le plus pesant fardeau de l'État endetté :  
Quand les usurpateurs de son droit politique ,  
Non contents de puiser dans la caisse publique ,  
Trafiquent sans pudeur les charges de l'État ,  
Et corrompent ainsi les membres du sénat.  
Tout cède à leurs désirs ; dans leur grandeur suprême  
Il ne leur manque plus qu'à ceindre un diadème.

---







